
L'ALTRUISME RATIONNEL

Si le précepte « vivre pour soi » est faux sous un rapport, le précepte opposé « vivre pour les autres » est faux sous un autre. Le précepte rationnel serait « vivre pour soi et pour les autres ». Si nous avons tous cette idée, ainsi que le prouve absolument notre conduite, ne vaut-il pas mieux en convenir que de persister à formuler des principes que nous ne mettons pas, et que nous ne pouvons pas mettre en pratique, et de faire ainsi tomber dans le discrédit l'enseignement moral lui-même?

Il est temps, d'autre part, qu'un égoïsme féroce, sur lequel cet altruisme irrationnel qui n'est professé que des lèvres n'exerce aucune action, soit modifié pratiquement par un altruisme rationnel. C'est par nos actes et non par nos paroles qu'il faut apporter des tempérants à l'exercice de ce devoir sacré de la vengeance par le sang, sur lequel insiste la religion encore vivace de la haine. Au lieu de répéter au catéchisme et à l'église que notre devoir est de faire du bien à ceux qui nous haïssent, tandis qu'il ressort des débats du Parlement, des articles de journaux et des conversations des salons, que nous avons une foi absolue au devoir d'appli-

quer la peine du talion, il serait plus sage et plus viril d'examiner dans quelle mesure le premier de ces devoirs doit mitiger le second.

Est-ce par bêtise ou par lâcheté morale que les hommes continuent à professer une religion qui met en première ligne la doctrine du sacrifice, tandis qu'ils insistent pour qu'on sacrifie les autres, qu'on les tue même, s'ils sont nuisibles. Est-ce par aveuglement ou par une folle inconséquence que, tout en déclarant qu'il est admirable de supporter le mal pour le bien des autres, ils prodiguent leur admiration à ceux qui rendent par vengeance un grand mal pour un petit? Notre barbare code de justice a sûrement besoin d'être révisé et notre barbare point d'honneur devrait être modifié. Qu'une même réflexion nous fasse reconnaître ce qu'ils contiennent de bon et la part de mal qui se mêle au bien. Le courage est digne de respect lorsqu'il s'emploie à défendre des droits légitimes et à repousser des agressions, corporelles ou autres. Il est plus respectable encore lorsque l'homme affronte le danger pour défendre des droits qu'il possède en commun avec d'autres; pour repousser une invasion, par exemple. Risque-t-on sa vie ou l'un de ses membres pour défendre les autres, alors le courage mérite le respect suprême, et si ces autres n'avaient aucun droit de parenté, s'ils n'avaient même aucun droit de race, le courage est grand. Nous ne pouvons donc applaudir trop hautement à la bravoure qui est inspirée par l'altruisme, et celle qui a pour mobile un égoïsme légitime est digne d'éloges, mais la bravoure qui prend sa source dans l'égoïsme agressif n'est pas louable. L'admiration accordée à la ténacité de celui qui se bat pour une cause vile est une admiration corrompue, démoralisante pour ceux qui la ressentent. De même que les facultés physiques, le courage, qui en est concomitant, doit être regardé comme le serviteur des émotions d'un ordre plus élevé; il est précieux, indispensable même à la place qu'il occupe; il faut l'honorer lorsqu'il accomplit sa fonction en sous-ordre de ces émotions plus élevées, — mais autrement il ne mérite pas plus d'être honoré que le courage de la brute.

HERBERT SPENCER.

(Introduction à la Science sociale, page 218; Félix Alcan, éditeur, 108, boulevard Saint-Germain.)

besoin de clémence,
S'il n'y avait pas de pauvres ;
Point besoin de pitié,
S'il y avait bonheur pour tous :
La réciproque peur enfante la paix.
Et la misère accrue, exagérée,
Fait clémence, paix et pitié. »

Et le soleil se couchait sur cette clameur,
Le ciel devenait noir.

WILLIAM BLAKE.

(Traduit de l'anglais.)

L'ARMÉE DE RÉSERVE

Quand vous rencontrez, par la ville, la voiture à galerie ou le petit omnibus de nos gares, pesamment chargés de ces malles démesurées qui font le tour du monde, regardez à vingt pas en arrière.

Sur le trottoir ou sur la voie, à travers l'encombrement des piétons ou des voitures, des hommes suivent péniblement, au pas gymnastique, trop aisément distancés par les petits chevaux des Landes ou les percherons. Misérablement vêtus, sanglés d'une mauvaise ceinture, ils vont, les coudes au corps, la tête rejetée en arrière, la bouche ouverte, les yeux hagards, hypnotisés par le lourd véhicule qui semble avoir des ailes, les entraînant d'une course désespérée, de la gare de Lyon ou d'Orléans à l'Arc de Triomphe, dans la boue, dans la pluie, dans le vent, ou — pis encore — sous le feu d'un soleil brûlant.

Entre le cheval et l'homme, c'est une gageure. Béné soit l'encombrement de voitures qui permet de souffler. Mais le cocher veut rattraper le temps perdu. Chaque coup de fouet qui sangle la bête, l'homme le reçoit aussi, car il faut hâter d'autant l'allure ; sinon, au détour d'une rue, un passant heurté, la douleur subite d'un violent effort, et le cocher a disparu, et l'espoir incertain d'un misérable salaire s'est envolé.

Enfin, l'homme a vaincu. Haletant, suant, soufflant, poussiéreux ou croûté, déchiré, repoussant, il est là, tout fourbu, offrant ses services au voyageur pour monter les bagages. Un signe de tête et, sur cette échine harassée, les lourdes malles vont péniblement se hisser d'étage en étage.

ment.

C'est, comme a dit Karl Marx, l'armée de réserve du travail : les faibles, les inhabiles, tout ce qui est moindre, tout ce qui n'a pas de chance. Subitement embauchés aussitôt que les commandes affluent, expulsés du jour au lendemain dès que se ralentit le travail de l'usine, rôdant autour de l'atelier, enviant le dur labeur d'autrui, changeant incessamment de métier sans que rien les rebute, ils s'obstinent à garder juste assez de vie pour répondre au premier appel de l'embaucheur. Le hasard, l'aubaine d'une malle à décharger, la charité officielle ou privée, l'hôpital, la prison les aident à ne pas mourir tout à fait, jusqu'à ce qu'un cachot final les achève.

N'est-ce pas dans une de ces expéditions que Jean Four, l'autre jour, tomba sur le pavé, courant après un fiacre chargé de bagages ? Un maire compatissant lui donna 10 francs. Un juge de la République l'aïda de huit jours de prison dont le Président ne lui fit pas grâce. Ainsi reconforté, Jean Four a prospéré sans doute. La République veille sur lui.

C'est ainsi que ces travailleurs, emplissant de leur bruit l'atelier qui les dévore, acharnés jour et nuit contre la matière rebelle, brûlant leur vie, précipitant leur course vers une vieillesse hâtive et misérable, sont encore un objet d'envie pour ceux à qui le sort refuse de vivre et de mourir de cette dépense d'eux-mêmes.

Ils sont trop. Malthus a prêché en vain. L'ate-